

Ainsi étions-nous alors; suggère Claude Arnaud en reconstituant son adolescence dans le Paris des années 68. Racontés au plus près du souvenir dans « Qu'as-tu fait de tes frères?, séduisant roman biographique traduit avec entrain par Daniela Bargiarelli chez Bompiani, les événements sont précédés de tout petits signes avant-coureur, comme l'allongement des cheveux - « qui aurait prédit que cela déstabiliserait les institutions? ». A 13 ans, Claude ne s'est jamais rendu au Quartier Latin, mais dans son lycée, la cour est occupée par des élèves qui réclament le droit de fumer et de sortir sans autorisation, la mixité des classes et des cours d'éducation sexuelle. « Professeurs, vous nous faites vieillir », lit-il sur un tract avant d'apprendre que seul 8% des fils d'ouvriers ont une chance d'accéder à l'Université. L'électricité ambiante le propulse jusqu'au coeur de la capitale dans une forte odeur de pollen et de lacrymogènes. La grève générale paralyse le pays; les stations d'essence sont fermées, des péniches bloquent l'accès par la Seine à la capitale, les fossoyeurs eux-mêmes ont déposé leurs pelles et les cercueils s'accumulent dans les allées des cimetières; les éboueurs ne ramassent plus les poubelles, qui montent jusqu'au deuxième étage des immeubles.

Claude est timide; il voudrait rejoindre les usines Renault occupées mais il craint d'y croiser le mari de Dora, la femme de ménage de ses parents, qui y travaille comme contremaître. Une Ami 6 s'approche - les choses et les hommes apparaissent sous leur nom véritable ici, et c'est à chaque fois un choc pour qui a vécu alors -; après avoir vidé le réservoir d'une voiture de pompiers, son conducteur accueille tous les marcheurs qui le souhaitent. Au théâtre de l'Odéon, les occupants dorment encore après une nuit d'affrontements, un chapeau de plume sur les yeux, parmi les hallebardes et les faux sabres; après avoir découvert les réserves, les étudiants ont pillés les costumes de *Phèdre* et du *Mariage de Figaro*, les bottes de Mousquetaires et les uniformes de la Grande Armée. Interdit de séjour par la « police gaulliste », Cohn Bandit rentre en France travesti en malade dans une ambulance et ressurgit à la Sorbonne, les cheveux teints en noir. Tout a une fin, même l'anarchie: le général (de Gaulle) bénéficie d'un raz-de-marée électoral; la viande et les légumes réapparaissent aux étals; les professeurs recommencent à extraire les racines carrées. C'est l'un des effets collatéraux involontaires de ce roman: il y est constamment question de l'école dans le destin des quatre frères Arnaud (Claude est le troisième). Une particularité propre à ce pays dans lequel les programmes scolaires peuvent faire tomber un gouvernement et faire la différence entre les programmes électoraux. Les quatre frères, la nuit, lisent Thucydide et les mémorialistes sous leurs couvertures en s'aidant d'une torche qu'il éteignent quand leur père surgit en pyjama pour vérifier qu'ils dorment - les livres les relie « comme un cordon ombilical ». Et tous, camarades d'école, voisins, militants ou jeunes gays, discutent des classiques ou de l'hermétique *Anti-Oedipe*; ils dévalisent les libraires sans trop subir de sanction, avec l'aisance avec laquelle on parlerait ailleurs du championnat de football. On n'oubliera pas le retour au bercail familial, plus frappant qu'un retour à Scampia, la banlieue camoriste de Naples: cette zone plus que convenable socialement, l'incarnation des standards de la classe moyenne américaine, désormais indispensable à l'épanouissement domestique, cette périphérie épargnée par la délinquance où aucune femme ne travaille encore, s'impose comme le coeur d'un ennui sécuritaire où le récit revient constamment, selon un contrepied narratif aussi inattendu que savant.

L'autre pôle intemporel de ce cadre anthropologique et historique est la Corse des grandes vacances. En 1966, tout y est encore immobile; les Arnaud sont accueillis à l'aéroport de Bastia par leur grand-mère ou l'un de ses trois frères, le préféré étant Charles Zuccarelli, aussi myope que loquace, qui conduit une « Aronde » suicidaire sans rien voir jusqu'à l'appartement de famille de la mère de Claude; surgissent oncles, tantes, cousins et petits cousins par dizaines qui les embrassent quatre fois, selon l'usage local. Joseph, l'un des médecins de la famille, les reçoit en tricot de corps, les épaules couvertes de poils gris; un contraste avec ce frère, mince et parlant sans accent, qui joue un rôle politique dans l'île comme à l'Assemblée nationale, où il croise François Mitterrand. Sur les murs de l'appartement familial, près du buste de l'Empereur, trônent des portraits d'ancêtres ayant combattu Nelson, avec des barbes à la Landru et des habits d'ambassadeur. « Le handicap se voit récompensé par une pension comme le travail d'un salaire ». Et pour rejoindre le village en nid d'aigle des origines, il faut arrimer les bagages aux flancs des ânes. Là, on se retrouve à trente-cinq pour manger des beignets au brocciu, des gnocchis de semoule que la mère découpe avec le rond d'un verre. La grand-mère écrit, les « demeureés » se mêlent aux autres. Les garçons déboulent en groupe sur la place de Bastia en suçant des glaces à l'anis.

Les frères grandissent. Pierre, l'éternel premier de la classe, s'effondre, tout comme le sympathique Philippe. Claude s'engage dans le gauchisme et s'essaye à toutes les formes d'amour, bras-dessus bras-dessous avec un travesti chantant *Maladie d'amour* qui a pris un acide - lui s'est contenté d'un demi-cristal. Puis - mais n'anticipons pas - ils se retrouve dans un triangle amoureux au coeur du 7<sup>e</sup> arrondissement - le plus huppé de Paris - et se lance dans l'écriture, comme s'il se devait de racheter, à lui seul, l'effondrement intime de ses deux ainées. Ainsi naquit ce livre chargé d'histoire, de rires et de tendresse.

Daria GALATERIA